

Pierre Pelot

collaboration scientifique

Yves Coppens

**LE NOM PERDU
DU SOLEIL**

SOUS LE VENT DU MONDE



Denoël

roman

Extrait de la publication

LE NOM PERDU DU SOLEIL

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Ce soir, les souris sont bleues
Les caïmans sont des gens comme les autres
Sous le vent du monde

Collection Présence du Futur

Fœtus party
Canyon Street
La Guerre olympique
Mourir au hasard

Collection Présence du Fantastique

Une jeune fille au sourire fragile

Collection Sueurs Froides

La Nuit sur Terre
Noires racines
Le Bonheur des sardines

Collection Présences

Une autre saison comme le printemps

Pierre Pelot

collaboration scientifique
Yves Coppens

***LE NOM PERDU
DU SOLEIL***

SOUS LE VENT DU MONDE

Denoël

roman

Ouvrage publié sous la direction
de Brigitte Strauss

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1998
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24500.4
B 24500.9

Préface
par Yves Coppens

On a vu, dans le tome précédent, naître les Hommes de la nécessité de se débrouiller dans un monde qui vient de prendre un grand coup de sec ; et on a vu ces premiers Hommes commencer à développer les intéressants comportements, mobilité et curiosité, de leurs caractères, respectivement denture d'opportuniste et cerveau de chercheur.

De manière dite autocatalytique en effet, ces Hommes, ajoutant équipement meilleur et effectif croissant aux traits quasi maniaques de mobilité et de curiosité juste décrits, vont être saisis d'une incroyable bougeotte qui ne les quittera plus. C'est cette bougeotte qui va les conduire très vite jusqu'aux limites de l'Afrique et puis au-delà jusqu'à celles occidentales et orientales de l'Eurasie ; latitudinalement, par contre, leurs appétits ne vont pas dépasser un certain seuil de fraîcheur atteint par exemple à l'ouest dans le nord du pays de Galles, ce qui veut dire aux alentours du 50° parallèle. Sur ce nouveau territoire, immense et tellement divers dans ses paysages, ses climats, ses ressources, s'installent, de manière toujours un peu provisoire, quelques millions d'Hommes premiers — rudolfensis, habilis. Ce sont donc bien les Hommes premiers qui, de proche en proche, très tôt, ont couvert ce que l'on appelle les trois continents de l'ancien monde et ce sont ceux-là qui, par tous les intermédiaires qui soient, sont devenus partout, là où ils se trouvent, sur place, ce qu'il est convenu de nommer les Hommes seconds — ergaster, erectus. Notons, au passage, que toute cette terminologie binominale très orthodoxe et qui a vraiment l'air de décrire des espèces, crée en fait une confusion

dans un continuum au sein duquel on peut à la rigueur apercevoir des stades morphologiques, des grades. Notons aussi que l'Homo erectus, puisque c'est ainsi que l'on appelle ce stade-là, n'a jamais été le grand voyageur, conquérant du monde, que l'on a dit; il s'est sûrement agité beaucoup mais pas plus que les Hommes précédents ni d'ailleurs que les suivants, les Hommes modernes à qui l'on doit l'occupation de l'Amérique et de l'Océanie libres et celle de l'Europe et de l'Indonésie déjà peuplées.

Toujours est-il que les héros ergaster ou erectus de ce deuxième épisode de la saga de Pierre Pelot sont déjà là où ils sont, ou par là, depuis un petit million d'années. Ils ont considérablement progressé dans la connaissance de la pierre et du même coup dans la maîtrise de sa taille. Ils font par exemple quatre fois plus de longueurs de tranchant au kilo de matière taillée que leurs grands ancêtres. Depuis au moins un demi-million d'années, ils fabriquent des outils symétriques; un demi-million d'années plus tard, ils sauront produire le feu qu'ils n'en utilisent pas moins déjà parfois mais en s'efforçant de l'entretenir. Ce sont de bons chasseurs, mais de piètres pêcheurs, d'excellents observateurs pourtant, plus ordonnés que leurs grands-parents dans l'aménagement de leur habitat; ils séparent désormais l'endroit où ils dorment de celui où ils mangent, celui où ils taillent de celui où ils préparent la nourriture, en autres termes, ils tiennent à cloisonner les activités de la chambre de celles de la salle à manger et celles de l'atelier de celle de la cuisine — que l'on appelle souvent boucherie.

Quant à leur vie spirituelle, elle devait être plus élaborée qu'on ne l'imagine souvent au travers des seuls indices de rituels rencontrés sous la forme de crânes humains systématiquement brisés de manière à les priver de face. On a dit, en prenant comme toujours ces Hommes d'avant pour des sauvages, que, s'ils éventraient ainsi leurs crânes, c'était pour en consommer le cerveau. Et alors? Si c'était la tête de son grand-père, c'était de toute façon pour se saisir de son esprit; si c'était celle d'une personne moins désirable, c'était pour la punir;

c'était donc bien symbolique chaque fois, même si s'en mêlait quelque gourmandise. Il est vrai, comme s'en amuse un peu Pierre Pelot, qu'ils avaient, dans les pays d'Asie qu'il a choisi de décrire, leurs Yétis et leurs Almastys à eux qui devaient aussi meubler les histoires qu'ils racontaient à leurs petits pour les endormir. Après tout, chaque pays, chaque culture, chaque époque a les loups-garous qu'il mérite.

Merci donc à Pierre Pelot d'avoir tenté une nouvelle fois de camper quelques portraits d'antan, en s'efforçant, ce qui lui plaît beaucoup, je peux le dire, de s'immerger dans ces autres lieux en ces autres temps. Au-delà des bien modestes éléments que les préhistoriens ont recueillis au fil de leurs recherches, longues et lentes, au-delà de leurs interprétations souvent toujours en débat, Pierre Pelot a dû, naturellement et heureusement, imaginer dans le cadre sévère de la plausibilité et dans celui plus souple de la poésie. Il est ainsi parvenu à ce que vous allez dévorer, un vrai roman mais un roman qui s'offre le luxe de se dérouler ailleurs et avant — une paléofiction exotique —, il y a un million d'années en Extrême-Orient.

Y. C.

Les Xuah marchaient depuis qu'ils étaient des Xuah. Mais un jour, ils s'étaient arrêtés.

Et les enfants sortis du ventre des femmes, devenus des hommes et femmes Xuah, ne savaient plus que le monde s'étendait aussi de l'autre côté des montagnes.

Celui qui s'appelait Notlra, à la tête lourde de beaucoup de choses vues, au corps marqué par les os saillants qui crèveraient bientôt sa peau sombre, se mit à parler, et parler encore de ce temps-là enfoui derrière la montagne où le ciel s'éteint chaque jour, d'où venaient les Xuah. Notlra dit que là-bas n'était pas un territoire de nuit sans fin. Il savait.

Par la parole et avec les gestes, il dit quand ses jambes étaient celles d'un enfant, alors pas bien grandes, pas bien dures, mais vives et infatigables — il l'affirmait. Il dit comment vivaient les Xuah, à la recherche du nom perdu de la lumière du ciel.

Ils l'écoutèrent.

Alors, après que le froid eut collé à la roche le corps raidi et cassant de Ieki, après que le grand *roâh* noir à la fourrure puante eut massacré deux hommes et un enfant, ne prenant que l'enfant et laissant dans les pierres éclaboussées de neige sanglante les corps déchirés des hommes, les Xuah se levèrent.

Ceux nés dans la montagne étaient maintenant des hommes et des femmes. Ils laissaient derrière eux ce qu'ils savaient du monde.

Ils étaient redevenus des Xuah en marche vers le lieu de naissance du jour. Ils allaient dans un monde nouveau, dont ils ne connaissaient rien, qu'ils apprendraient tant qu'ils seraient des hommes et des femmes vivants.

Sheïan écoutait dans la nuit finissante la respiration des autres qui dormaient — s'ils étaient réveillés, ils ne le manifestaient pas encore. La nuit, une de plus depuis que les Xuah avaient quitté le territoire de la montagne, n'en avait jusqu'alors emporté aucun. Sheïan avait veillé.

Les premiers cris d'oiseaux annonçant le jour proche s'élevèrent parmi les feuilles d'arbres touffus, pour la plupart inconnus des Xuah qui ignoraient s'ils pouvaient les manger (même Notlra ne se souvenait pas avoir vu de tels arbres quand il était petit, avant que le clan s'arrête de marcher, dans la montagne).

Sheïan écoutait, paupières lourdes entrouvertes sur un filet de regard perdu dans les méandres sombres que la nuit dénouait alentour. S'il donnait l'impression de somnoler, ses narines palpaient à petits coups brefs, inhalant les odeurs portées par le vent qui tournait bruyamment depuis que le gras de la nuit avait fondu. C'étaient des odeurs de terre, de pierre et de troncs mouillés, de mousses, de feuilles molles pourrissantes. Les odeurs de ceux du clan aussi, groupés à moins de trois pas dans la faille entre les pierres, sous les racines partiellement découvertes et le tronc couché du gros arbre mort (un de ces arbres comme les Xuah n'en connaissaient pas avant de quitter leur territoire de la montagne et qui semblaient

pousser nombreux ici, de plus en plus nombreux au fur et à mesure que les pentes du terrain s'arrondissaient).

Juste avant la montée de la nuit, ils étaient arrivés enfin au bas du ravin d'éboulis tranché de rocs affleurants couverts de mousses qui pelaient traîtreusement sous le pied, parsemé de broussailles étriquées. La descente avait été si pénible sous les bourrasques de pluie, leur fatigue était si lourde et douloureuse, qu'ils n'avaient pas cherché mieux que cet abri, le premier trouvé. Si le sol n'en était pas sec, au moins il ne ruisselait pas. Ils avaient creusé la terre sous les racines dénudées, à l'aide des bâtons, afin d'agrandir l'excavation; ils avaient étendu au sol les peaux de *uab-t'su* après les avoir battues contre la pierre pour en extraire la pluie dont elles étaient gorgées, et ils s'étaient couchés dessus, serrés l'un contre l'autre, les enfants contre les femmes et les hommes devant celles-ci. Ils avaient placé la coque de fruit dur contenant le sommeil du feu au plus profond de l'abri, sous un petit entassement de pierres plates. Buhxa avait en charge de ne pas laisser mourir la fumée qui filtrait de la mousse : dans un morceau de peau ficelé à un de ses bâtons, il gardait à l'abri des herbes et petites plantes rampantes presque sèches dont il prélevait des pincées qu'il plaçait sur la fumée dans la coque, de manière que les yeux brillants de *rran-o'b*, sur les fragments de bois noir et dur, ne se ferment pas. Et c'était tout ce qu'ils pouvaient faire — garder brillants les petits yeux de *rran-o'b*. L'arbre *kâab'o'* que les langues chaudes de *rran-o'b* assombrissent et mangent, qu'il soit sec ou mouillé, ne poussait plus ici, il s'était raréfié, et puis il avait disparu tout à fait, au fur et à mesure de la marche des Xuah vers le bas de la montagne sur les terres aux pentes rondes, remplacé par d'autres à la peau dure qui n'était pas du tout comme celle du *kâab'o'*.

La présence du feu dans la portion de coque protectrice effleurait les narines vibrantes de Sheïan tandis qu'il cherchait des images en lui. Mais les images ne venaient pas. Sheïan attendait qu'elles viennent. Des nouvelles images, des images qu'il n'avait pas encore vues — comme tout ce que ses yeux n'avaient jamais vu, les yeux de personne ni même de Notlra, depuis qu'ils marchaient. Toute la nuit, il avait attendu, pour rien, les images jamais vues qui sauraient lui dire comment faire les gestes nouveaux, comment savoir.

Les bouffées de vent qui s'abattaient rebroussaient les poils sur sa peau mate et rafraîchissaient la pluie fine, emmêlant et froissant les feuilles des arbres et des buissons proches, dégringolant du haut de la pente raide et pierreuse du ravin dressé presque jusqu'au ciel. Entre les branches balancées chargées de longues feuilles brassées, Sheïan pouvait voir courir les nuages qui gardaient sous leur ventre les roulantes pesanteurs de la nuit, comme si celle-ci ne voulait pas se laisser chasser de la terre. À travers l'enchevêtrement des bruits, la bourrasque secouait des grappes de cris d'oiseaux inconnus racontant des choses que Sheïan ne comprenait pas. Sans doute, dans leur langue, les oiseaux parlaient-ils du vent, de la pluie, des nuages gluants de nuit, sans doute en parlaient-ils avec les arbres aux branches fouettées, suspendus, invisibles, parmi les tiges et les feuilles.

Sheïan frissonna. Ce n'était pas tant de froid que du vide sans forme qui gargouillait en lui, dans son ventre. Il secoua la tête, faisant voler les gouttelettes de pluie décrochées de ses cheveux, bref gribouillis de mèches autour de son visage. Il bougea, porta le poids de son corps accroupi d'une jambe sur l'autre, sur la première encore, l'autre ensuite, en un lent balancement qui dénouait les muscles raidis de ses cuisses et mollets. Le bâton sans

écorce époiné, contre lequel il s'appuyait du creux de l'épaule, était lisse comme une pierre de rivière. Des plis creux du morceau de peau accroché sur ses reins par une épine d'os taillé, de l'eau coula sur son talon.

Et si *rran-o'h*, dans la coquille de fruit durcie, s'en allait?

Plusieurs fois, *rran-o'h* était parti, laissant les Xuah dans la crainte de ne plus le retrouver.

Sheïan se rappelait la dernière fois surtout — et les longues nuits froides sous les raides peaux de *'xuum* entassées face au vent, mains et pieds mordus par la brûlure du feu absent, et le souffle visible échappé des narines béantes, de la bouche, entre les dents douloureuses, et l'enfant aux yeux pareils à des pierres ternies qui semblaient contenir tous les gémissements à jamais silencieux derrière ses gencives bleues (que les premières dents commençaient à peine de fendre), et tant de nuages traversant le ciel d'une montagne à l'autre, se rappelait les jours blancs, les nuits aux profondeurs de gouffres lacérées par les cris des bêtes suspendus dans le vide noir et cassant, avec les étincelles figées et la lumière blême ronde errant parmi les nuages dans le dessus du ciel, tant de jours et de nuits avant que *rran-o'h* revienne (montrant sa fumée d'abord) dans les herbes sèches d'une pente caillouteuse chauffée par la lumière ardente du ciel bleu, au creux d'un tronc d'arbre brisé rempli de feuilles où il s'était laissé attraper de nouveau par les Xuah... Si une fois encore *rran-o'h* les abandonnait?

Si *rran-o'h* en avait assez des Xuah qui ne savaient pas s'occuper de lui convenablement, le laissaient maigrir et s'affaiblir, incapables de le nourrir? Les herbes, les mousses, la peau et la chair morte des arbres se cueillaient et se ramassaient gorgées d'eau, les *kâah'o'* (dont le feu grignote l'écorce pelucheuse même si elle est humide) ne poussaient pas ici; il fallait longuement sécher les

rameaux glanés, les branches tombées à terre brisées en petits bouts et protégées dans une enveloppe de peau... Tout ce qu'ils trouvaient, au fur et à mesure de leur marche, suffisait à peine à garder brillants les yeux du feu dans son nid d'épluchures de bois mou, de brindilles, de feuilles dures, de cosses et de faines, dans la coque de fruit percée dont le couvercle protecteur soigneusement assujetti laissait filtrer l'odeur de fumée plus que la fumée elle-même.

Bien que le froid n'eût pas suivi la marche des Xuah et fût resté derrière eux dans la montagne — où on l'apercevait parfois, blanc sur les cimes rapetissées par la distance, quand les nuages bas (coulant parfois jusqu'au ras du sol) s'entrouvraient —, la pluie, depuis longtemps, n'avait pratiquement cessé. Si elle ne tombait pas, elle était tombée récemment et tomberait encore, bientôt. Une pluie douce au-dedans des nuages rampants, de fines gouttelettes que le vent faisait voltiger en tous sens ou maintenait flottantes, plutôt que des averses brutes. Elle n'en mouillait pas moins, luisante sur les roches, coulant des feuilles des arbres; sous le pied, le sol était aussi mou à l'abri qu'à découvert. Combien de jours et de nuits cela pourrait-il être encore avant que *rran-o'h*, trop affaibli, s'en aille?

Sheïan frissonna de nouveau.

Le feu allait quitter son nid de mousse trop humide, au creux de la coque de fruit — et Sheïan le savait. Le monde, ici, n'était pas fait pour *rran-o'h*. Le monde de *rran-o'h* était sans doute celui de la montagne — ou ailleurs — mais pas ici.

Les Xuah étaient partis de la montagne où ils mouraient trop vite, emportant de force *rran-o'h* avec eux, sans lui avoir demandé s'il le voulait. Sans doute, *rran-o'h* savait (car il sait bien plus de choses que les Xuah) qu'au bas de

la montagne la pluie ne finit pas. Comment lui demander? Était-ce une bonne chose pour les Xuah d'avoir quitté la terre connue de la montagne? Sheïan, qui avait été le premier du clan à se lever pour se mettre en marche, ne trouvait pas de réponse à l'interrogation installée en lui et pesant de plus en plus, repoussant le sommeil avec la nuit qui s'achevait.

Ce qu'avait dit Notlra sur la manière dont vivent les Xuah depuis qu'ils sont des Xuah n'était peut-être que des paroles sans images vraies. Ou des images pour lui seul, comme elles le sont parfois dans la tête et devant les yeux quand on veut qu'elles soient, sans qu'on les ait vues ni touchées ni senties. Des images...

La lumière qui brûle au ciel n'a pas de nom par où on puisse l'attraper. Ou si le nom existe, il est trop fort pour ceux qui vivent dans cette lumière, *xuab* ou *'xuam*, herbes petites ou grandes, arbres de toutes tailles. De même que personne ne peut regarder la lumière aveuglante du ciel, personne ne peut dénicher, encore moins saisir, son nom qui court plus vite et se cache mieux que tous les *'xuam*, dans les ombres de la terre.

Le vent s'abattit brusquement, comme s'il tombait, presque chaud. Maintenant, le ciel pâlisait sur un bord du grand ravin, frisant comme une écume d'eau courante les nuages déferlants. La nuit diluée s'écoulait hors de la masse hirsute des arbres proches aux détails graduellement révélés, troncs noirs, branches et feuilles confondues qui s'ébrouaient dans le vent tournant. Le ciel gronda.

Sheïan leva la tête. D'une main, il écarta les mèches de cheveux de ses yeux. Sous les poils fins qui lui couvraient le bas du visage, ses lèvres s'entrouvrirent sur un léger gémissement. Ce qu'il voyait du ciel en direction du grondement était lourd du reste de la nuit; les nuages roulant sur eux-mêmes avec une force terrible, mais que l'on

ressentait pourtant contenue, comme elle l'est dans le corps d'un *roâb* quand il marche sur ses quatre pattes, fuyaient à grande allure, parcourus de fissures tournoyantes et fugaces par où filtrait le jour nouveau. Le grand ravin était encore sombre, davantage à sa base qu'à son arête chaotique sur laquelle des lambeaux nuageux achevaient de se déchirer. Le tourbillon de vent presque chaud avait emporté d'un seul coup la pluie fine. Le ciel gronda de nouveau, plus fort, alors que le bord très noir des nuées faisait son apparition, mufle de bête molle, gigantesque et flottante entre les cimes battues des arbres.

Sheïan entendit bouger les autres, dans l'abri entre les grosses pierres, sous les racines déterrées de l'arbre tombé. La petite Nîn Nutshu gémit — elle gémissait et maigrissait depuis que Nutshu, du ventre de qui elle était venue, ne la nourrissait plus ; Sheïan entendit Nutshu calmer la petite. Il y eut d'autres grognements, des raclements de gorge, probablement Buhxa qui faisait toujours ce genre de bruits quand il se réveillait. Sheïan se redressa à demi. Courbé, comme si le vent et le poids terrible des nuages l'empêchaient de se relever complètement, il fit les quelques pas qui le séparaient de l'abri.

Ei-Litam en sortait, avec sur le visage une expression ni plus ni moins soucieuse que toujours, dans son unique main le bâton à lancer sur lequel il s'appuyait, ce qui restait de son autre bras tendu devant lui, comme était sa posture depuis que la bête aux dents courbes avait arraché l'articulation. Il ne dit rien — Ei-Litam ne disait presque jamais rien, donnait l'impression de ne connaître aucune parole, ou de ne savoir (de ne pouvoir?) les former avec sa langue —, n'accorda aucune attention à Sheïan, interrogeant des yeux le ciel mouvementé et les alentours froissés par le vent. Pas plus que Sheïan, Ei-Litam ne connaissait ce vent-là. Appuyé sur son bâton,

le sexe raidi comme son moignon de bras, il pissa dans l'étrange vent presque chaud qui rabattit l'urine contre sa cuisse. Puis Enhxa sortit à son tour et pissa lui aussi, dirigeant le jet sur ses pieds qui fumèrent brièvement. Le grondement qui claqua puis roula dans le ciel interrompit tout net l'écoulement, fit courber les épaules avec un parfait ensemble aux trois Xuah.

Avant que se taise tout à fait la voix du tonnerre, les membres du clan quittèrent l'un après l'autre l'abri entre les pierres : Notlra au crâne dégarni sur le haut, Oki à la poitrine vide et plate comme de vieilles gousses, et les deux femmes (les deux seules femmes des Xuah, à présent) : Sintshu et Nutshu avec son ventre déjà rond contre lequel elle portait la petite ; et puis l'autre enfant mâle qui n'avait pas encore de vrai nom et qu'on n'appelait pas mieux que Nî Xuah. Ils se tenaient groupés frileusement, bien que nulle fraîcheur ne justifîât qu'ils s'en défendissent de la sorte : l'attitude était devenue habitude.

Buhxa n'était pas sorti.

Sheïan contourna le groupe, pénétra dans l'abri chargé des odeurs nocturnes des Xuah. Buhxa se devinait dans la pénombre, agenouillé, penché sur la coque de fruit contenant le nid de *rran-o'b*. Il soufflait doucement, entre ses mains réunies, sur les petits yeux brillants du feu dans la mousse. Sheïan s'approcha, à quatre pattes, retenant son propre souffle, et regarda faire Buhxa, le regarda saisir des brindilles et des fragments de feuilles, de racines entortillées sur elles-mêmes comme des cheveux, qu'il déposait précautionneusement sur la braise clignante, le regarda souffler avec juste ce qu'il fallait de force, à peine plus qu'une respiration (et quand Buhxa soufflait, Sheïan, lui, fermait la bouche et pinçait les narines), puis disposer les brindilles ou le fragment de feuille avec toute la délicatesse requise pour ne pas fermer les yeux fragiles de

rran-o'h, le regarda et ne dit rien, tandis que hors de l'abri bourdonnait sur le groupe un échange de grommellements, sifflait et tournoyait le vent, grondait encore le ciel, et encore, presque sans discontinuer maintenant. Des bouffées tordues de vent s'insinuaient, contre lesquelles Sheïan faisait obstacle et qu'il sentait glisser au long de son dos. Le filet de fumée se fit visible, mieux qu'une odeur, montant entre les doigts de Buhxa, accompagné de légers crépitements au fond de la coque réceptacle. Buhxa émit un bruit de gorge satisfait, se redressa et glissa enfin un regard en direction de Sheïan par-dessus son épaule, à quoi Sheïan répondit par un hochement de tête inquiet, un bref et sourd grognement, disant :

— *Rran-o'h, o'h bub'*...

— *Rran-o'h bub'*, répliqua Buhxa. *O'h rran-o'h o'h bub'*.

Comme s'il se défendait d'une accusation portée à son savoir-faire quand Sheïan disait sa crainte de voir mourir le feu.

— *Rran-o'h, o'h bub*, dit Sheïan (poursuivant par le geste :) plus tard, dans peu de jours à venir, sans doute avant que celui qui vient de commencer s'achève, et précisant, toujours par le geste, que la faute n'en reviendrait pas à Buhxa mais au manque persistant de bois sec.

Buhxa grogna, sans que l'on puisse comprendre s'il approuvait ou rejetait cette crainte.

Le grondement du ciel déferla si fort que l'onde bruyante fit vibrer le sol. La pénombre dans le trou s'était épaissie comme si la nuit dehors s'installait de nouveau. La brillance ravivée des yeux de *rran-o'h* marquait le bord de la coque et se reflétait dans le creux de la paume protectrice de Buhxa. De la terre tomba de la voûte creusée sous la souche. Buhxa tira la coque contre lui, réajustant vivement son couvercle tressé. Des piaillements et des cris s'élevèrent du groupe devant l'abri, mêlés aux

Il y a un million d'années, quelque part dans l'immensité des montagnes de l'actuelle Birmanie.

Ceux-là s'appellent les Xuah. Jour après jour, depuis longtemps, les vents trop froids ont tué nombre de leurs enfants. Alors, la mémoire du plus âgé d'entre eux parle : Avant de s'arrêter, les Xuah marchaient vers le lieu d'où monte, chaque matin, un nouveau soleil.

Et les Xuah se lèvent pour reprendre la marche interrompue, à la recherche du nom perdu du soleil.

Ils vont, de rivière furieuse en forêt d'arbres jamais vus peuplée d'animaux inconnus — comme ce géant, ni homme ni animal, que craignent même les grands tigres —, jusqu'à la rencontre avec ces autres hommes qui, eux, s'ils ne savent pas attraper le feu, connaissent le nom du soleil... De l'aventure commune, faite de terreurs et d'émotions mêlées, va naître un étrange et nouveau sentiment partagé : ce qui sans doute s'appelle l'espoir.

«Vous allez dévorer un vrai roman, mais un roman qui s'offre le luxe de se dérouler ailleurs et avant — une paléofiction exotique — il y a un million d'années en Extrême-Orient», Yves Coppens.

**Illustration de couverture
© Pierre Pelot**



**B 24500.9  1.98
ISBN 2.207.24500.4
125 FF TTC**